

CORPS



TRIC TRAC



le bruit des choses heurtées

Avril 2019

n°59

Comité de rédaction

Marianne Arav-Fortier
Antoine Bencsics-Vachon
Juliette Bernèche
Marie Chartrand-Caulet
Charlotte Fuoco-Benoit
Zoe Leduc
Marie-Léo MacDonald
Amanda Montmeny
Marie-Pier Moreau
Essanie Morin
Mathias Moussu-Lussier
Emmanuelle Passelande
Alexanne Robert-St-Denis
Catherine Sardi
Audrey Sargent
Marianne Streicher-Létourneau

Comité d'édition

Marianne Arav-Fortier
Marie Chartrand-Caulet
Marie-Léo MacDonald
Amanda Montmeny

Essanie Morin
Mathias Moussu-Lussier
Audrey Sargent
Marianne Streicher-Létourneau

Crédit photographique

Charles Guilbert

Professeur·e·s

Charles Guilbert
Nathaly Ledoux
Geneviève Nugent

Collaboration

Martine Lampron

Conception graphique

Dominique Rivard

Tric Trac n°59**Volume 17, numéro 3****Avril 2019**

© Tous droits réservés aux auteurs et au CANIF,
le Centre d'animation de français du cégep du Vieux Montréal.

Renseignements : 514 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : janvier 2019

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Éditique : Communications CVM

Impression : Reprographie CVM

Ce numéro de *Tric Trac* est accessible sur Internet :

www.cvm.qc.ca

TABLE DES MATIÈRES

notre invitée
SYLVIE COTTON

CORPS

MARIE-PIER MOREAU
ESSANIE MORIN
AUDREY SARGENT
EMMANUELLE PASSELANDE
ALEXANNE ROBERT-ST-DENIS
AMANDA MONTMENY
CHARLOTTE FUOCO-BENOIT
JULIETTE BERNÈCHE
MARIE-LÉO MACDONALD
MARIANNE STREICHER-LÉTOURNEAU
MATHIAS MOUSSU-LUSSIER
FRÉDÉRIC MERCIER
MARIANNE ARAV-FORTIER
YIXIN CAO
MARIE CHARTRAND-CAULET
SOPHIA GASPARD
ZOE LEDUC
CATHERINE SARDI
ANTOINE BENCSICS-VACHON
AZÈLA-ELZIR FLEURY PARÉ
JORDANE TARDIF



notre invitée
SYLVIE COTTON

PRÉSENTATION

La recherche artistique de Sylvie Cotton, artiste interdisciplinaire, amorcée en 1997, est liée aux pratiques de la performance, de l'art action, du dessin et de l'écriture, bien qu'elle fasse aussi régulièrement appel aux formes installatives pour la réalisation de projets d'exposition. Ses œuvres s'ouvrent sur la création de situations menant à l'instauration d'un rapport avec l'autre ou à une infiltration dans le monde de l'autre.

Sylvie Cotton a animé un atelier sur le corps. Après quelques minutes de méditation, les participant·es ont été invité·es à prendre place dans l'espace, puis à raconter, à l'unisson, l'histoire de leur corps depuis leur naissance. Tou·te·s ont par la suite rédigé, pinceau à la main, une question à propos de leur expérience sur le dos d'une autre personne.

CORPS



LE CORPS CALLIGRAPHE

Mon épiderme se froisse, telle une feuille de papier ancrée aux épauettes, qui le temps d'un murmure, susurre la déchéance de mon enveloppe charnelle. Sous la lueur d'un réverbère, la plume, plongée dans ses manuscrits, déverse sang d'encre et solitude sur ses éphémères épopées. Entraînée par le souffle descendant, la plume blanche regagne le papier et rompt la dernière ponctuation.

Mes sens deviennent fumigènes, brouillards de bonté gestuelle. Une accolade de forme perdue, le corps d'une femme étant la définition même de la calligraphie.

J'écris sur ton dos une lettre universelle pour laisser une trace que le corps, une fois devenu dépouille, ne délaissera point, alors que les mots replongeront indéniablement dans l'encrier.

Un papier jauni, un monde... Une calligraphie, une intention des membres... Une encre bleue, un geste de l'esprit... Et puis le corps devient calligraphe.

RACHANA

recueille les marionnettes
ponce leur bois
tisse leurs fils
fais l'ensecret

les fils s'emmêlent

ne vois-tu pas
dans tes mains
le potentiel de vie
qui lentement
pourrit expire

démêle les fils
enlève les échardes dans tes paumes

sable leurs croix d'attelle
huile leurs jointures
fais-les jouer

un pantin veut être rangé
ses fils s'emmêlent
mais ne cassent jamais

seuls tes ciseaux
peuvent rompre ses liens

EL DIABLO EN FORMA DE ENCHILADAS

Maxime est décidée à essayer une nouvelle recette. Et cette fois, pas de Ricardo. Non, une recette qui vient d'ailleurs, écrite dans la langue de Shakespeare. Bicyclette jaune, cheveux au vent, cap sur le marché Jean-Talon. Fromage, tomates, cumin, piments. Elle n'a peur de rien : la tolérance aux épices n'est pas une affaire culturelle.

*

Maxime est couchée sur son lit, un sac magique aussi vieux que le monde sur le ventre. Son visage est crispé. Elle voudrait s'arracher l'œsophage en maudissant ses goûts de femme enceinte. Mentalement, elle sillonne le labyrinthe formé par ses intestins en suivant le feu qui s'y propage. Ses intolérances alimentaires ont fragilisé son organisme. Elle avait pris ses pilules d'enzyme de lactase, pourtant. Il ne faudrait pas être négligente. Son estomac ne peut plus se contenir, est au seuil de l'explosion. Son colon se fatigue. Est-ce qu'une transplantation d'intestins serait envisageable ? Ce sera de l'eau minérale à la lime et des *Zantac* pour souper.

Retrouve-moi dans l'aube lavande
Où les artistes maudits
Courent après leur dernière muse
Où les incompris du siècle
Font danser leurs illusions
Sur une dernière valse
Où l'on boira avidement
Le malheur des autres
Pour mieux ensevelir le nôtre

Reviens te blottir dans mon lit
Entre la douceur du matin
Et la sauvagerie de la veille
Dessine-moi une berceuse avec tes doigts
Laisse-moi croire que cet hiver
Tu m'aimeras autant que ce soir
Et pour un instant
Écrivons de la poésie dans les draps

INERTE

Tu te tiens immobile telle une terre asséchée ayant connu l'océan.
Tes lèvres pâles trahissent ta carence de pluie.
Ta peau papier de soie semble désormais trop fragile pour être
caressée.

Ton regard fantôme ne voit plus ma présence.
Les ombres sur ton front se sont épaissies et tu as troqué les pattes d'oie
nées de ton sourire contre des sillons vides sur tes joues.
Tu ne te vois plus lorsque tu te regardes dans le miroir.

Ton corps s'acharne à te vider de ton énergie, et bien que je tente de te
retenir, ton dos à adopter la courbe permanente de la lourdeur.

Une étoile filante passe, ton corps dans mes bras semble vide.
Corps dysfonctionnel trop précaire pour qu'on y exerce même
une pression ;
le mien est trop lourd.



TERRA NULLIUS

je continue à me mouvoir
selon des principes *Google Maps*
j'ajoute destination destination
m'enivre de lignes droites
et n'accepte aucun détour
enfin je coule
dans un carré de trottoir
je m'y cimente les yeux
y fais l'ange forclos

en exil
je nouerai ensemble
chevilles et poignets
imiterai la morphologie des ballons-baudruche
et allumerai de petits foyers au gaz
sur la pointe des doigts
je larguerai ma ficelle de sécurité
pour m'échapper dans le vent de l'ouest
enlacer les blizzards des voûtes polaires
et surplomber la Sibérie

TU M'AS PRIS MA FEMME

*Et je noye ma peine
Dans les bars de la plaine*

dans une voiture qui sent mes pleurs et tes blagues poches
on se trouve coincés à écouter les couinements du vieux moteur
mon silence est trop long la route trop insignifiante

c'est bon rentre chez toi
je vais finir le voyage à pied en suivant les courants
il y a nulle part où je veux aller

la Saskatchewan semble comme une bonne place
pour oublier le mal qu'on s'est fait
sans rancune je te le jure
je veux pas de lasso pour te *crisser dans l'eau*

seulement voir ma tête partir dans les flots de la rivière

AIMER S'HAÏR

Je jalouse les corps qu'on désire
Les êtres qui s'attirent
Les cœurs qui s'attachent
Main dans la main
Bouches en fusion
Qui ne forment qu'un corps
Amalgame de pulsions

Je les contemple avec désir
Ces teints poudreux sans défauts
Ces visages plasticine idylliques
Aux joues pastel
Chevelures-mines d'or où s'entortillent
Les doigts d'hommes sensuels

Perdue dans cette détestation
Mon corps muet veut hurler
Mes gênes se sentent gênés
Mes yeux veulent se crever
À les voir s'aimer
Ces corps fatals
Véritable scandale
Défaillance
Je suis un squelette nu de sens

Barricadée à double tour imaginaire je rumine des idées
contradictaires

J'ai un corps de jeune fille et toutes les idées qui viennent avec

La neige siffle à tue-tête dans mes oreilles

Je répète son chant haut mais pas très fort et on me lance des
regards amusés

Je suis vide d'un sens qui m'échappe

Les vibrations du sol entrent en moi par la plante de mes pieds

Une terre inconnue s'accumule dans mon ventre

Un silence angoissant bourdonne dans mes oreilles

Alors que les arbres se lassent d'attendre les saisons qui passent

J'ai un monologue maritime qui me prend l'intérieur jusqu'aux yeux

Toutes les vagues sont pourtant éphémères

tu t'incendies
en craquant des mouches à feu
la fumée infiltre ta peau
aspire l'oxygène de ton sang
combustion artérielle

tes cheveux s'embrasent
ravage de lumière
sur les blessures invisibles

les flammes dévorent ton visage
pleurent des braises sur tes épaules
tes bras fondent
tombent
sur tes pieds calcinés

tu t'effaces dans une envolée
de neige noire



13 juillet

C'est Émilie, son nom. Elle aussi, elle vient danser avec ses parents dans le gymnase, mais il y a un hic. Elle se fait jamais inviter. La seule raison à ça, c'est qu'il y a pas d'autres petits garçons. Que moi. Et c'est hors de question que j'aille la voir. Non, non, non.

27 juillet

Mes parents s'en sont rendu compte, que j'en étais amoureux. Maintenant, ils me lâchent pus. Ils disent que, si je vais jamais la saluer, je le regretterai toute ma vie. Je préfère quand même garder mes fesses sur la chaise. En fait, si j'essaie de me lever pour lui dire allô, mes dents se mettent à claquer. C'est juste vraiment pas le fun.

10 août

Des fois, Émilie se met à danser avec quelqu'un de pas visible. Pendant un bout, j'ai été vraiment jaloux. Mais j'ai utilisé mes deux neurones, et j'ai compris qu'il valait pas mieux que de l'air.

17 août

Aujourd'hui, je m'étais décidé à inviter Émilie. Sauf que quand je me suis pointé dans la salle, elle dansait déjà avec un garçon que j'avais jamais vu nulle part. Maudit niaiseux. J'avais cru que le type invisible était pas un danger. Maintenant, il avait trouvé un moyen pour qu'on puisse le voir, pis réussi à voler l'amour de ma vie.



BANSHEE

Laisse-moi saisir le mirage,
aller caresser ton reflet inerte.
Ton image s'étant égrainée au fil des jours,
les souvenirs se dissipent à chacun de mes pas.

La fin approche, tu t'échappes.
Le jour s'enfuit avec les brumes,
ces insaisissables bribes de ton corps.
La nuit assied son poids sur ma mémoire,
je suffoque et ma vision se voile.

Tu es ma chimère.
Tu ne te lasserai jamais de torturer mes envies.
Tu fais de ma vie un hurlement souffrant.
Ton spectre, maintenant loin, se rit de mes maux.

ENFANTILLAGES

Quand tu es là
Je me cache sous les couvertures
De peur que tu m'aperçoives

Avec ma peau tâchée
Cousue de bourgeons charnels
Couleur framboise

Des croissants violets
Sous mes yeux

Mes fesses pareilles à des oranges
Cachées à moitié par ma culotte
Aux motifs étoilés

Quand tu me rejoins
Je croise les doigts
Pour que tu ne fuies pas

Je m'oublie presque
Quand tu dors dans mes bras

SAUDADE, n. f.

Enduire de lait ses cheveux dispersés pour les raccorder à sa tête

Tresser un nid d'écorce et d'épines sur le duvet nivéal et s'y déposer

S'emmitoufler dans un édredon de ouate

Entrer en hibernation

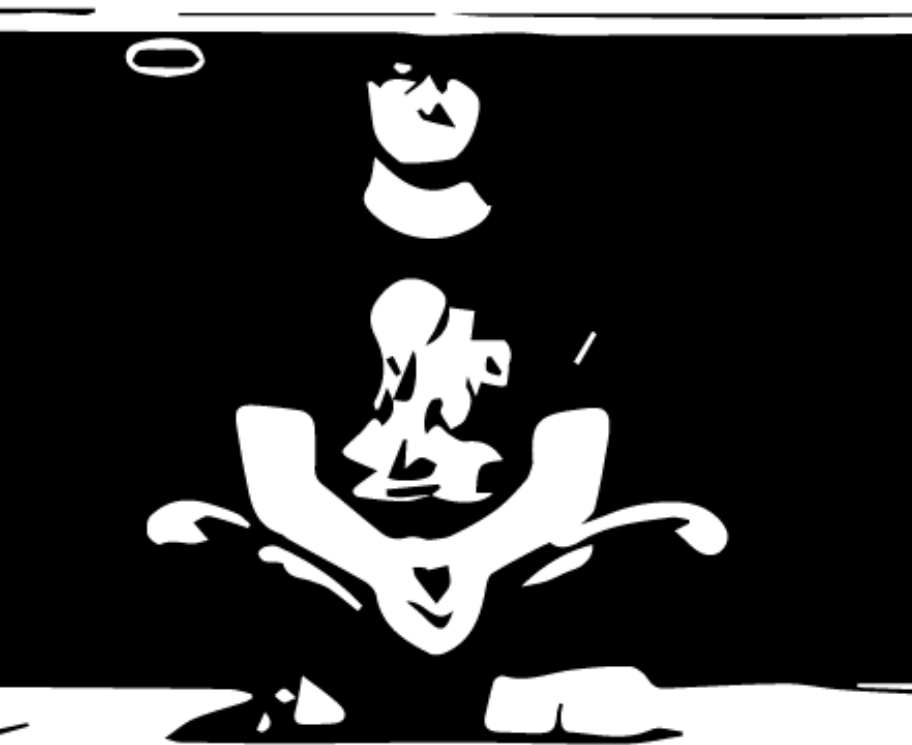
enfant nue dans une forêt muette

Sentir ses fibres racornir et s'émietter comme les fleurs qui s'assèchent
et disparaissent

Vivre le passage à la prochaine saison tapie dans le sein de la nature

Se sublimer une strate à la fois

Devenir immobile



CATHARSIS

ce soir vos rideaux sont ouverts
dans les fenêtres vos visages clairs-obscur
les chairs disséquées bordent les trottoirs
la scène est dehors mais vous bien au chaud

toutes les peaux brillent offertes en spectacle
les lampadaires projettent des ombres morbides
sous vos yeux avides les caméras entre vos doigts
vos doigts qui mitraillent les cadavres de lumières

(il y a trop de sang ici allez-vous en)

personne ne portera tous ces corps en terre
pour venger la cruauté
j'ordonnerai ma propre mort
en m'abandonnant à la nuit

EN ATTENDANT ALICE...

Alice accepte d'aller en Alaska.

À l'aéroport, Agnès, Agile et Albert l'attendent.

Accoutumés à l'adresse d'Agile, ils assistent à d'habiles acrobaties.

Attiré par l'attrayante attraction, un adolescent, d'abord acnéique
ensuite attentif,

Approche avec admiration.

Agité par l'âge, l'affreux, accroupi, aboie : « Astie! »

Agaçant abondamment Agnès absorbée par l'atypique activité.

Acariâtre, Albert assaille l'ado.

Altercation qui allège d'un bras l'agitateur.

Alice arrive, bâille, avale le bras.

Ailleurs, approche un avion abîmé.

TOILE D'ARAIGNÉE

Assise entre les quatre mêmes murs presque toute la journée, elle aimerait retourner à sa vie d'avant. Avant son accident de voiture. Avant qu'elle soit clouée à son fauteuil roulant.

Elle ferme les yeux.

Elle court dans la forêt, le vent dans les cheveux, le sourire aux lèvres. Les bras levés, elle effleure du bout des doigts les feuilles qui, à cette époque-ci de l'année, arborent leurs plus belles couleurs. Elle accélère le rythme en riant. Son corps devient léger, elle se sent presque voler.

Un pincement tente de la ramener à la réalité, elle éclate de rire. Elle sent ses souliers trop petits pour ses pieds. Elle sent le frottement de sa camisole sur son ventre et ses épaules. Elle sent le vent sur sa peau et tout cela la fait sentir vivante. Un coup de vent tire ses cheveux dans tous les sens et sa queue de cheval se défait. Alors qu'elle écarte les mèches rebelles de son champ de vision, elle la voit.

La route. Son cauchemar. La voiture. Et là, innocemment sur le sol, son corps, sa prison ensablantée.

Sa réalité.

Elle tente de faire demi-tour et d'accélérer. Ses membres s'alourdissent. À chaque respiration, elle sent l'air l'assécher, presque arracher l'intérieur de ses poumons. Ses jambes commencent à lui faire mal et elle tente de s'accrocher à cette douleur. Malgré tout, la prison se referme sur elle : elle essaie de se débattre contre la matière collante et solide qui semble la tenir en place, mais elle semmêle encore plus.

C'est la fin.

Elle ouvre les yeux.

Même dans ses rêveries, elle ne peut pas échapper entièrement à la réalité. Elle, esclave de ses rêves, prisonnière de son propre corps, cache son malheur sous un sourire lorsque ses parents viennent la chercher pour dîner.



CROQUEUSE

Hier j'ai croqué un cœur à la cannelle très fort et je n'ai rien senti parce que ma langue était déjà habituée mais j'ai plissé les yeux quand même par réflexe. Je n'ai rien vu pendant trois secondes. Ce matin ma langue pique toujours et je n'ai pas vu la nuit passer. J'ai dû manger beaucoup de cœurs à la cannelle.

Chaque année dans le temps de la Saint-Valentin je mange environ une centaine de cœurs à la cannelle disons 110. Si chaque cœur me fait fermer les yeux pendant trois secondes et que j'ai vécu à peu près 19 ans il y a 6 270 secondes que j'ai perdues de vue soit 104,5 minutes ou encore une heure quarante-cinq minutes.

En une heure et quarante-cinq minutes 94 500 000 bouteilles en plastique¹ sont vendues dans le monde et moi je ferme les yeux.

¹ *Planétoscope*, «Vente de bouteilles en plastique dans le monde» [En ligne] <https://www.planetoscope.com/dechets/1990-ventes-de-bouteilles-en-plastique-dans-le-monde.html> (consulté les yeux fermés).

LE BON MOMENT

Androgyne en manque d'endorphine prend son courage à
deux mains pis s'fait mal.

Parce que le sang coule plus facilement que les mots.

Androgyne en manque d'amour s'perd dans l'alcool et les
cigarettes.

Parce qu'au fond, *fuck* les autres, mieux vaut être seul.

Androgyne en manque de motivation s'couche à sept heures
du matin pis s'lève à trois heures de l'après-midi.

Parce que c'est plus facile de blâmer les vacances qu'la
dépression.

Androgyne en manque d'inspiration laisse couler une larme
en jetant son cahier.

Parce que l'écriture, c'tait son échappatoire, mais c'est plus
facile de pleurer.

Androgyne en manque de temps laisse tomber ses rêves.

Parce que l'temps, y faut s'le créer, mais y a *Netflix* pour
l'laisser filer.

Androgyne en manque d'excuses pour pas s'exposer au
monde garde la vérité secrète.

Parce que « j'suis prête, j'attends juste le bon moment ».



1 H 07 SAMEDI SOIR MATIN

Assise devant toi je suis nue de partout

Sauf de peau

Je veux décorer ta bouche

De mes jolis mensonges

Alors que

Tu ne portes pas de maquillage

Je ~~pourrais~~ devrais

Juste

Partir

Mes mains indécentes me saluent

Tu ne veux plus m'écouter

Je crois

Raconter

~~Pleurer~~

Mes mots vipères s'accrochent à toi

Comme des boucles d'oreilles

Servant à séduire

~~Une nuit~~ une vie

~~Sans amants~~ sans amour

Tu veux savoir la vérité

Je suis complexée

Avec un X majuscule
Mon rond de corps trop long
Ma fine bouche empêtrée
Mes hallucinations à deux sous
Et ma tête qui répète
Répète

J'ai pas ce qui compte
Tu le sais

Laisse-moi
Biffer des mots
Jusqu'à ce que le dictionnaire
Disparaisse
Renifler des yeux
Pour mieux pleurer
En rêve
Et empêche pas mes doigts
De s'accrocher au crayon
Pour griffonner quelque chose
À propos de moi qui s'éternise à être
La plus belle

PARDON

Je le compare à tous les autres. Je me tiens debout face au miroir pour lui dire à quel point je le déteste, pour le supplier de changer. Je l'habille contre son gré pour reprendre le contrôle. J'abîme ses cheveux à l'ammoniaque, colore ses lèvres pour qu'elles attirent l'attention : c'est qu'en le regardant, personne ne me voit.

Il me sert à noyer mes peines. Je le nourris mal. Je lui refuse le sexe de l'autre, les mains de l'autre, et les miennes aussi. Il ne connaîtra jamais le plaisir. Au moindre regard qui se pose sur lui, j'ai peur, je me mets à crier de ne pas le regarder, de me regarder, moi, plutôt. Je l'empêche de dormir.

Je le mets en sang.

5 juin 1923

[...] la question à laquelle je voudrais avoir réponse est celle-ci : Pensez-vous qu'on puisse reconnaître moins d'authenticité littéraire et de pouvoir d'action à un poème défectueux mais semé de beautés fortes qu'à un poème parfait mais sans grand retentissement intérieur ? [...] C'est tout le problème de ma pensée qui est en jeu. Il ne s'agit pour moi de rien moins que de savoir si j'ai ou non le droit de continuer à penser, en vers ou en prose.

Je me permettrai un de ces prochains vendredis de vous faire hommage de la petite plaquette de poèmes que M. Kahnweiler vient de publier et qui a nom : Tric Trac du Ciel.

- Antonin Artaud



le bruit des choses heurtées

La revue littéraire Tric Trac est publiée par le CANIF, en association avec un comité mixte d'étudiant-e-s du profil création littéraire et de professeur-e-s de français.

Tous les étudiant-e-s du cégep du Vieux Montréal peuvent soumettre des textes (créés à partir des ateliers et des thèmes proposés par le comité de rédaction, ou non). Ces textes peuvent être en prose (maximum 300 mots) ou en vers (maximum de 40 vers).

Parution du prochain numéro : mai 2019

Thème : Portraits

Date de tombée : 27 mars

Faites parvenir vos textes (fichier Word)
par courriel à trictrac@cvm.qc.ca.

N'oubliez pas d'inscrire votre nom, votre numéro
de téléphone et votre matricule.

Le CANIF est ouvert du lundi au vendredi, de 8 h 30 à 16 h30.



